

Autour d'une expédition romaine en Arabie heureuse sous Auguste

Autor(en): **Fazy, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur**

Band (Jahr): **5 (1943)**

PDF erstellt am: **01.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Autour d'une expédition romaine en Arabie Heureuse sous Auguste ¹⁾

par Robert Fazy

I.

Généralités

1

A la fin de l'année 25 av. J.-C., Auguste envoya, au pays des Sabéens, une armée de dix mille hommes chargée de leur imposer le protectorat de Rome ou de les soumettre. Les Nabatéens, déjà plus ou moins tributaires de l'empire²⁾, avaient promis leur concours. Les forces romaines, sous les ordres de Gaius Aelius Gallus, ancien ou futur préfet d'Égypte³⁾, renforcées de cinq cents auxiliaires de la garde d'Hérode, s'embarquèrent à Arsinoé⁴⁾, traversèrent le golfe d'Héroo-

¹⁾ Dans les indications bibliographiques, les livres épuisés et devenus rares sont marqués d'un astérisque. Deux astérisques signifient que l'ouvrage est très difficile à trouver même à haut prix.

²⁾ En 63 av. J.-C., Pompée tenta de s'emparer de Pétra. Son général, Scaurus, força le roi Arétas III – 85 à 62 av. J.-C. – à acheter la paix. Une médaille reproduite dans l'ouvrage de A. Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, Paris, Paul Geuthner, 1929, p. 168, commémore l'événement. Elle représente Arétas, descendu de son chameau, le genou fléchi, en posture de suppliant.

³⁾ La question reste controversée. Suivant la *Cambrige Ancient History*, vol. X, p. 247, note 2, Gallus s'était démis de ses fonctions de préfet pour prendre le commandement de l'armée romaine. D'après Jean Lesquier, *L'Armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, le Caire, 1918, il ne serait devenu préfet qu'en 22 ou 21, après son retour d'Arabie. Strabon, L. II, ch. V, 12 in fine, fait allusion à l'effet de l'expédition sur le commerce maritime de l'Égypte «du temps où Gallus en était préfet». Ceci confirmerait l'opinion de J. Lesquier.

⁴⁾ Arsinoé, ou Cléopâtre – Strabon, L. XVI, ch. IV, 23; A. Kammerer, *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie* (cf. infra, p. 4, n. 2) T. I/I p. 7, se trouvait dans le voisinage du Suez actuel – cf. ** Antonio Galuano, *Tratado*, traduction anglaise de Richard Hakluyt, *The Discoveries of the World unto the Yeere of our Lord 1555*, Londini, Impensis G. Bishop, 1601, * réimpression de la Hakluyt Society, 1872, p. 30. Le golfe d'Héroopolis, du nom de l'ancienne Héroopolis voisine d'Arsinoé, est notre golfe de Suez.

polis et le nord de la Mer Rouge et débarquèrent sur la côte de Midian⁵⁾. Se dirigeant directement à l'est, elles opérèrent leur jonction avec mille Nabatéens envoyés par Obodas III roi de Nabatène et commandés par son ministre, Syllaeus.

Organisée sur place et guidée par Syllaeus, l'armée parvint au Yémen, où elle arriva très éprouvée par les privations et le scorbut. Ayant occupé sans coup férir la ville de Négrana⁶⁾ et soutenu, plus au sud, un combat heureux, elle marcha sur Mârib⁷⁾, la capitale. Épuisée par une avance de plus de 1500 kilomètres, elle s'arrêta à bout de souffle avant d'atteindre le but. Aelius Gallus dut ordonner la retraite qui s'effectua, sans encombre, par le trajet le plus direct. Ayant réembarqué les débris de ses troupes, il les ramena en Égypte. La version officielle ne retient que les combats victorieux^{7bis)}. Auguste, malgré l'échec de ses plans, n'en voulut pas à son général. Il le nomma préfet d'Égypte ou, tout au moins, le remit en charge^{7ter)}.

2

L'expédition, entièrement passée sous silence par les géographes et les historiens arabes⁸⁾, est contée, en quelques pages, par Strabon⁹⁾.

⁵⁾ Le pays de Midian s'étend du golfe d'Akaba aux confins du Hedjaz. Il a été décrit par R. F. Burton dans ses deux ouvrages: **The Gold Mines of Midian*, London, Kegan Paul and Co, 1878, et **The Land of Midian Revisited*, London, 1879, puis récemment par Alois Musil, dans *The Northern Hegâz* (sic), New-York, 1926. Cette étude, comme toutes celles de Musil, est un excellent travail scientifique. Elle contient une utile bibliographie – pp. 335 à 340 – et une carte détaillée.

⁶⁾ Cf. n. 64.

⁷⁾ Cf. p. 23 ss.

^{7bis)} Cf. Virgile, *Enéide*, Livre VIII., 705, 706:

« omnis eo terrore Aegyptus et Indi,

Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabaei. »

Cf. aussi *infra*, p. 29 et note 104^{bis}.

^{7ter)} Cf. *supra* n. 3.

⁸⁾ M. le Dr. Ludwig Forrer de l'Université de Zurich a bien voulu me confirmer cette carence complète des sources arabes connues.

⁹⁾ Strabon, *Géographie*, L. XVI, ch. IV, 22–24 incl.

Lié avec Aelius Gallus qu'il avait accompagné dans un voyage aux bords du Nil¹⁰⁾, Strabon impute l'échec de son ami à la perfidie de Syllaeus qui aurait volontairement égaré les Romains. Un passage de Dion Cassius¹¹⁾, six lignes de Pline¹²⁾ énumérant des localités occupées au Yémen, enfin les nomenclatures de Ptolémée, complètent les indications des auteurs classiques. La plupart des historiens modernes se contentent de mentionner l'expédition, sans tenter de reconstituer son itinéraire ou d'élucider les causes de la retraite¹³⁾.

Quatre auteurs font exception :

En 1862, H. Krüger a publié une monographie¹⁴⁾ dans laquelle il s'applique de son mieux à déterminer le chemin parcouru. Mais il table sur des données géographiques insuffisantes et suit Strabon sans faire preuve d'aucun sens critique.

Sprenger, après quelques hésitations peut-être, épouse la thèse de Strabon¹⁵⁾ et s'efforce de la justifier en construisant un itinéraire qui puisse cadrer avec elle et le convainque lui-même. Il s'applique particulièrement à identifier les localités indiquées par Pline.

¹⁰⁾ Strabon, L. II, ch. V, 12 et L. XVII, ch. I, 46.

¹¹⁾ Cité, sans indications bibliographiques, dans Ed. Glaser, **Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890, p. 56.

¹²⁾ C. Plini Secundi, *Naturalis Historiae*, Lipsiae, sumtibus et typis B. G. Teubneri, 1854, L. VI, 160. Cf. infra p. note 81.

¹³⁾ Edward Gibbon, *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, London, John Murray, 1908, vol. VI, p. 203, n. 27; L. A. Sédillot, **Histoire Générale des Arabes*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1877, vol. I, p. 28 (admet, sans discussion, la trahison des Nabatéens); Dr Gustave Lebon, ***La Civilisation des Arabes*. Paris, Firmin Didot et Cie, 1884, p. 65 (allusion); Dr. A. Müller, **Der Islam in Morgen- und Abendland*, Berlin, G. Grot'esche Buchhandlung, s. d. (1885), vol. I, p. 25 (admet la trahison); Ch. Huart, **Histoire des Arabes*, Paris, P. Geuthner, 1912, vol. I, p. 53 (allusion).

¹⁴⁾ H. Krüger, *Der Feldzug des Aelius Gallus nach dem glücklichen Arabien unter Kaiser Augustus*, Erlangen, 1862.

¹⁵⁾ A. Sprenger, ***Die alte Geographie Arabiens*, Bern, Huber & Co., 1875, No 350 et surtout No 359. Sprenger paraît s'être cependant plus ou moins rendu compte de ce que le récit de Strabon avait de tendancieux – A. Sprenger, *Journal of the Royal Asiatic Society, New Series*, VI, London, 1873, p. 121, *The Campaign of Aelius Gallus in Arabia*, cité d'après Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, p. 198, n. 1. L'article original de Sprenger n'a pu être utilisé.

Glaser¹⁶⁾ réfute la thèse de Sprenger et – s'autorisant de sa connaissance des lieux – s'inscrit en faux contre le récit de Strabon.

Kammerer, d'abord dans son ouvrage sur Pétra et la Nabatène¹⁷⁾, puis dans le premier volume de sa grande publication sur la Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie¹⁸⁾, reprend la question avec plus de méthode que ses devanciers. Ses conclusions se rapprochent de celles de Glaser^{18bis)}. *Les arguments que l'on peut tirer des coutumes arabes sont toutefois trop laissés de côté.*

Depuis les travaux de Kammerer¹⁹⁾, les voyages de H. St. J. B. Philby au vadi Dawasir²⁰⁾ puis au Rub' al Kali²¹⁾, enfin ceux de Freya Stark²²⁾

¹⁶⁾ Eduard Glaser, **Skizze*, op. cit., vol. II, p. 43–73.

¹⁷⁾ Cf. supra, n. 2.

¹⁸⁾ A. Kammerer, *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité* (4 vol. parus), le Caire, Société royale de Géographie d'Égypte, 1929 et 1935. Oeuvre monumentale, éditée avec un luxe exceptionnel. Elle est inégale, mais représente un énorme travail. Elle est inappréciable pour ses bibliographies, ses reproductions d'illustrations d'ouvrages épuisés et de quantité de cartes anciennes et de portulans en couleurs. L'expédition d'Aelius Gallus est traitée dans le volume I, p. 111 à 119; un appendice au vol. II contient des extraits de Strabon et de Pline.

^{18bis)} La *Cambridge Ancient History*, op. cit., vol. X, p. 247–254, paraît arriver à la même solution: «The proofs of treachery given by Strabo, who naively (?) «reproduces the official version, are mostly proof of the credulity of himself and «his public.»

¹⁹⁾ L'ouvrage de R. H. Kiernan, paru en traduction française sous le titre *L'exploration de l'Arabie*, Paris, Payot, 1938, est un travail de vulgarisation, valant surtout pour ses copieux extraits de livres de voyages épuisés. Sur l'expédition d'Aelius Gallus cf. p. 22–26. L'auteur suit Kammerer sans le nommer – il n'ajoute rien à la critique des événements.

²⁰⁾ H. St. J. B. Philby, ***The Heart of Arabia*, London, Constable and Co, 1922. vol. II, ch. VII–X – ouvrage du plus haut intérêt, malheureusement devenu rarissime. Il n'y a à critiquer qu'un pessimisme excessif dans l'appréciation de W. G. Palgrave, déjà relevé par le Major R. E. Cheesman dans son *In Unknown Arabia*, London, Macmillan and Co, 1926, p. 67 ss.

²¹⁾ H. St. J. B. Philby, *The Empty Quarter*, London, Constable and Co, 1933. L'ouvrage mérite les mêmes éloges que *The Heart of Arabia*. Celui de Bertram Thomas, *Arabia Felix*, sera mentionné au sujet de la «route de l'encens», cf. infra p. 11 et notes 41 et 42.

²²⁾ Freya Stark, *The Southern Gates of Arabia*, London, John Murray, 1936, charmant livre de voyage, parfois de valeur scientifique appréciable.

et de H. Helfritz²³⁾ au Hadramaut, ont apporté des clartés nouvelles.

Le but premier de ces notes est d'indiquer – avec une critique sommaire – la bibliographie touffue du sujet. Utilisant les données les plus récentes et tout spécialement les coutumes arabes, elles se proposent de tenter, une fois de plus, la reconstitution d'une expédition dont l'insuccès relatif ne doit pas faire oublier les achèvements remarquables.

II

La situation politique – les buts de l'expédition

1

La Syrie était devenue province romaine en 61 av. J.-C. Deux ans plus tôt, Pompée s'était emparé de Jérusalem. La Judée avait dû payer tribut et Hérode, malgré la faveur d'Auguste²⁴⁾, ne jouit jamais que d'une autonomie relative.

Au sud de la Syrie, les Nabatéens étaient, depuis plusieurs siècles²⁵⁾, établis à Pétra²⁶⁾. Nomades, d'origine toujours controversée, ils avaient

²³⁾ Hans Helfritz, traduction de Keneth Kirkness, *Land without Shade*, London, Hurst and Blackett, 1935 – texte faible, illustration très intéressante.

²⁴⁾ Il acquittait une dette d'Octave qu'Hérode, accouru à Rhodes après Actium, s'était empressé de féliciter de sa victoire – Joseph, *Antiquités judaïques*, L. XV, ch. IX et X. Obodas avait surenchéri: volant au secours du vainqueur, il avait fait brûler, dans la Mer Rouge, quelques transports de Cléopâtre. Plutarque, *Vies*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1885, tome IV, p. 262. R. H. Kiernan, *Pénétration de l'Arabie*, op. cit., p. 25–26. a mal compris ce passage: il n'est pas question que les Nabatéens, qui n'avaient pas de marine de guerre, aient, «sur mer, "battu les flottes de Cléopâtre»".

²⁵⁾ En 312 av. J.-C., Athénée, général d'Antigone, occupa Pétra par surprise, pour en être bientôt chassé avec pertes. Démétrios se mit à la tête d'une nouvelle expédition. Cette fois déjà – cf. supra, n. 2 – la cavalerie de St-Georges décida de la paix. Cf. William Robertson Smith, Article *Nabataeans*, *Enc. Brit.* 11^{ème} éd., vol. XIX, p. 146, b.

²⁶⁾ La bibliographie méthodique de Pétra doit être cherchée dans l'oeuvre capitale, malheureusement presque introuvable, de R. E. Brünnow et A. v. Domaszewski, *** Die Provincia Arabia*, Straßburg, Karl J. Trübner, 1901, 1905 et 1909, vol. I, p. 480 à 507, vol. II, p. 339 à 342, vol. III, p. 363 à 369. Une bibliographie abrégée, mais suffisante, occupe le chapitre II du *Petra* de Sir Alexandre B. W. Kennedy. L'ouvrage, publié à Londres, Country Life, en 1925, est clair, bien illustré et a l'avantage d'être relativement bon marché et encore facile à obtenir.

émigré de Transjordanie. Devenus les rouliers de désert, ils s'étaient enrichis par le commerce avec Palmyre, Damas, la Palestine, l'Égypte et le Yémen. Leur domaine s'étendait, au nord, jusqu'au Haurân²⁷⁾, au sud, jusqu'à Hégrâ. Ils y avaient créé un centre de commerce et, comme à Pétra, une vaste nécropole. La ville a disparu presque sans laisser de traces²⁸⁾, les tombeaux sont restés. Mentionnés dans le Coran²⁹⁾, décrits sommairement par Ibn-Batoûta³⁰⁾, retrouvés par Doughty³¹⁾, examinés par Euting³²⁾, ils ont été étudiés en détails par les RR. PP. Jaussen et Savignac³³⁾. Les inscriptions recueillies datent des trois derniers rois de la Nabatène, Arétas IV³⁴⁾ – 9 av. J.-C. à 39

²⁷⁾ René Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, Leroux, 1907, p. 17. René Dussaud et Frédéric Macler, *Mission dans les Régions désertiques de la Syrie moyenne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1903, p. 66. Gertrude Lowthian Bell, *Syria, The Desert and the Sown*, London, William Heinemann, 1908, pp. 75, 80.

²⁸⁾ RR. PP. Jaussen et Savignac, ***Mission archéologique en Arabie*, Paris, Ernest Leroux, 1909, pp. 302, 305, – travail scientifique de tout premier ordre.

²⁹⁾ Surate XI, 64 et s. – Sur. XV, 80 et s. – Sur. XXVI, 141 et s. – Sur. LXXXIX, 8.

³⁰⁾ En 1304. Cf. ***Voyages d'Ibn Batoutah*, traduction de G. Deffrémery et B. R. Sanguinetti, Paris, Imprimerie Nationale, 1893, vol. I, p. 260.

³¹⁾ En 1875. C. M. Doughty, ***Travels in Arabia Deserta*, London, Philip Lee Warner, 1921, vol. I, ch. V et VI. Indispensable à qui veut s'initier aux coutumes des nomades. Philby, critique sévère, résume ainsi son opinion sur le récit de Doughty: «With the perversity characteristic of mortal man, I searched that narrative for flaws and found it flawless,» *Heart of Arabia*, op. cit., vol. II, p. 119.

³²⁾ En 1884. Julius Euting, *Tagébuch einer Reise in Inner-Arabien*, Leiden, E.J. Brill, 1896 et 1914, vol. II, p. 256 ss. D'une naïveté amusante parfois, mais rempli d'observations intéressantes et de curieux dessins de l'auteur. A rapprocher de Charles Huber, *Journal d'un Voyage en Arabie (1883-1884)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1891.

³³⁾ *Mission archéologique en Arabie*, op. cit. Les RR. PP. ont recueilli, en 1907, et traduit 201 inscriptions nabatéennes dont une partie avait déjà été rapportée en Europe par Doughty et surtout Euting.

³⁴⁾ René Dussaud et Frédéric Macler, *Mission*, op. cit., p. 69. Arétas IV aurait régné 48 ans. Les RR. PP. Jaussen et Savignac ont relevé, à Hégrâ, deux inscriptions datées de la 48^{ème} année de son règne – *Mission archéologique*, op. cit., Inscriptions nabatéennes 32 et 33. L'inscription 24 date de la 45^{ème} année du règne. Ces inscriptions avaient été relevées et traduites partiellement par Doughty – *Arabia Deserta*, op. cit., vol. I, Appendix to ch. IV, V, VI, p. 180 ss., inscriptions 3 et 14.

ap. J.-C., Maliku III – 39 à 70 ap. J.-C., Rab'el II – 70 à 106 ap. J.-C. Une drachme d'argent, retrouvée sur place, est à l'effigie du roi Obodas³⁵), le souverain de Syllaeus.

Pour commerçants sédentaires qu'ils fussent devenus, les Nabatéens n'avaient pas renié leurs traditions d'anciens nomades. Jusqu'à la conquête romaine, ils joignaient aux profits du négoce ceux de fructueux raids contre leurs voisins de Syrie³⁶). Le «gazou» arabe – dont nous avons fait razzia – est une institution millénaire dont les règles étaient, il y a peu de temps encore, beaucoup mieux observées que celles de nos conventions internationales³⁷).

Il suffit de noter ici que le gazou – interdit contre une tribu amie ou tributaire – est permis contre toute peuplade ennemie ou simplement étrangère. L'élément de surprise³⁸) est condition essentielle du succès: sans lui, la razzia tombe dans le vide hâtivement fait devant elle.

³⁵) Obodas III ou IV? La question reste controversée. En 1903 encore, René Dussaud n'admettait que deux Obodas – cf. *Mission*, op. cit., p. 69. Des raisons de numismatique l'amènèrent à en admettre d'abord un troisième – cf. *Journal asiatique*, 1904, p. 209 – puis un quatrième – *Florilegium Meldior de Vogüé*, Paris, Imprimerie Nationale, 1909, p. 212/13. Prudemment, les RR. PP. Jaussen et Savignac écrivent Obodas III ou IV. Cf. *Mission archéologique*, op. cit., p. 441. Cf. aussi Gustaf Dalman, *Neue Petra-Forschungen*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1912, p. 100.

³⁶) Strabon, L. XVI, ch. IV, 21. Cf. aussi, ** *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela*, translated and edited by A. Asher, London et Berlin, A. Asher & Co, 1840, vol. I, p. 113 et 116.

³⁷) Sur le «gazou» et ses règles, cf. John Lewis Burckhardt, **Notes on the Bedouins and Wahabys*, London, H. Colburn et R. Bentley (Ghazou) vol. I, p. 133 et ss.; M. Guarmani, ** *Itinéraire de Jérusalem au Neged septentrional*, Paris, E. Martinet, 1866 (Gazzu), p. 99; Julius Euting, *Tagebuch etc.*, op. cit. (Rázu), vol. II, p. 1 ss.; Alois Musil, *Arabia Petraea*, Wien, Alfred Hölder, 1908 (Razw), vol. III, p. 370 ss. – R. P. Antonin Jaussen, **Coutumes des Arabes en Pays de Moab*, Paris, Victor Lecoffre, 1908 (gazou), p. 165 ss. – très intéressant travail, malheureusement épuisé.

³⁸) Sur l'élément de surprise, cf. J. L. Burckhardt, op. cit., vol. I, p. 137; Guarmani, traduction anglaise de D. Carruthers, *Northern Nejd*, Cairo, 1917, p. 117, chiffre VIII: «The aim of the gazzu is to take the ennemy by surprise . . . etc.»; Euting, *Tagebuch*, op. cit., vol. II, p. 3: «Sobald ein Rázu geplant ist, wird jede An-
«deutung nach aussen strengstens vermieden. Gegen wen es jeweils gilt, weiss (sic)
«nur der Fürst und sein Kriegerath.»

2

Les Sabéens – nom générique sous lequel les anciens groupaient quantité de tribus mal connues – occupaient les territoires qui forment actuellement l'Asir, le Yémen, la principauté d'Aden et la plus grande partie du Hadramaut. Leur capitale, autrefois à Shabwa³⁹⁾, avait été transférée à Mârib⁴⁰⁾. Leurs Etats étaient traversés par la «route de

³⁹⁾ A 360 kilomètres environ au N-E d'Aden, la capitale de Bilkis ou Bilqis, la légendaire «reine de Saba» I *Rois*, ch. X; II *Chroniques*, ch. IX; Cap. Sir R. F. Burton, **The Book of the Thousand Nights and a Night*, London, H. S. Nichols & Co, 1893, vol. VI, p. 237; Ch. Huart, **Histoire des Arabes*, op. cit., I, p. 51; visitée, en 1936, par Philby, qui en décrit les ruines dans le chapitre 4 de son dernier livre *Sheba's Daughters*, London, Methuen & Co, 1939. Au début de 1936, un voyageur arabe, Nazih Muaiyid al 'Adhm, cité par Philby – *Sheba's Daughters*, op. cit., p. 392 ss., a retrouvé, au sud-ouest de Mârib, entre la ville et les débris de la digue – cf. infra n. 40 – les ruines d'un vaste temple consacré à Bilqis – le Mahram Bilqis. Les ruines du temple – ou des colonnades – de Bilqis ont été signalées pour la première fois, en 1845, par J. Th. Arnaud – *Journal Asiatique*, Février-Mars 1845, p. 244. Discutées par J. Fresnel, dans son étude sur les inscriptions rapportées par Arnaud – *Journal Asiatique*, Septembre-Octobre 1845, p. 202 ss., – elles sont de nouveau mentionnées par J. Halévy, dans son rapport sur sa mission archéologique dans le Yémen, *Journal Asiatique*, Janvier 1872, p. 54. Sur Arnaud, Fresnel et Halévy, cf. infra, p. 25 et n. 89.

⁴⁰⁾ L'histoire, en partie légendaire, de la rupture de la digue de Mârib, a fait le sujet d'un essai célèbre de Sylvestre de Sacy, publié dans le volume XLVIII des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres*, pp. 492 ss., 434 ss. Reprise par A. P. Caussin de Perceval, dans son **Essai sur l'Histoire des Arabes*, Paris, Firmin Didot, Frères, 1847, vol. I, p. 83 ss.; elle se résume brièvement comme suit: Amr Muzaykiyâ – le «déchireur», ainsi nommé parce que, dans sa superbe, il déchirait chaque soir, comme indignes de le vêtir une seconde fois, les habits qu'il avait portés pendant la journée – avait pour femme Zarifet al Khayr, une devineresse. Elle l'avertit de la catastrophe imminente. Trouvant un prétexte pour vendre ses biens, Amr quitta le pays avec les siens et s'établit d'abord, au nord du Yémen, près du lac (?) de Ghassan – Sprenger, op. cit., p. 376 «Ghassan Tränke». Il mourut peu après et ses descendants, parvenus à Yathrib-Médine, – émigrèrent en Mésopotamie, où ils fondèrent la dynastie historique des Princes de Ghassan – cf. Ch. Huart, *Histoires des Arabes*, vol. I, p. 59 ss. – du nom de la région où leur père s'était arrêté après sa fuite de Mârib. Le rupture de la digue était restée proverbiale: dans les *Séances de Hariri* – commencement du XI^{ème} siècle – les participants à une Assemblée qui s'en vont, chacun de son côté, se séparent «comme les liens de Saba» – cf. **The Assemblies of al Hariri*, translated by Thomas Chenery, London, Williams and Norgate, 1867, vol. I, XVIIth

l'encens» ⁴¹). Partant de l'est du Hadramaut, elle aboutissait, par Sabwa, Mârib, Najrân, à la Mecque et à Médine, puis à la Nabatène. Les Sabéens exportaient, à destination de l'Égypte, de la Palestine, de Damas et de Palmyre, les produits de leur sol, l'encens, la myrrhe et les pierres précieuses ⁴²). Ils transportaient, en outre, les aromates

Assembly, p. 204 «We went asunder like the bands of Saba» et notes, p. 422 ss. L'existence des réservoirs et de la digue est historique. Leurs ruines – dont C. Niebuhr avait ouï parler à Sanaa – *Description de l'Arabie*, à Copenhague chez Nicolas Möller, 1773, p. 240/41 – ont été retrouvées, en 1843, par Th. J. Arnaud – cf. *Journal asiatique, Relation d'un voyage à Marib (Saba) dans l'Arabie méridionale entrepris par M. Arnaud*, Tome V, 1845, p. 211 – 245 et 309 – 346; cf. aussi Alb. Zehme, *Arabien und die Araber seit Hundert Jahren*, Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1875, p. 78 ss. Après lui, elles ont été décrites par Joseph Halévy (1870) – *Rapport sur une Mission archéologique dans le Yémen*, *Journal asiatique*, Sixième Série, Tome XIX, Janvier 1872, p. 51 ss.; par Ed. Glaser, 1889 – D. H. Müller und N. Rhodokanakis, *Ed. Glasers Reise nach Marib*, Wien, 1913 – non utilisé dans ces notes – enfin par Philby, *Sheba's Daughters*, op. cit., p. 388 ss. La date du sinistre est incertaine. Elle se place entre le 1^{er} siècle après J.-C., où Pline – H. N., op. cit., L. XVII – vante encore la prospérité de Mârib, et le VII^{ème} siècle, où Mahomet, dans la Surate XXXIV, «Saba», vers. 15: «Ils abandonnèrent notre culte. Nous déchaînâmes contre eux les eaux amassées d'un torrent», narre la catastrophe en l'utilisant, suivant sa coutume, comme exemple de la vengeance divine. Les écrivains arabes – cf. Caussin de Perceval, op. cit., p. 87 – sont en désaccord. La cause exacte de la rupture de la digue est également inconnue. Philby l'attribue à un séisme dont il croit avoir retrouvé la trace en visitant Khirbat Sa'ûd et d'autres ruines du vadi Raghwân à une quarantaine de kilomètres de Mârib – *Sheba's Daughters*, op. cit., p. 389 et 404. Cf. aussi, Max Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf*, Berlin, Dietrich Reimer, vol. I, p. 95. On a cherché à contester à la catastrophe de Mârib le caractère de fait historique. Le prétexte était que certaines inscriptions relevées sur place montreraient que la digue jouait encore un rôle jusqu'au VI^{ème} siècle après J.-C. Quelle que soit la teneur de ces inscriptions – dont le texte n'a pu être utilisé dans cette note – il est clair que l'argument n'a de valeur qu'en ce qui concerne la date du sinistre. Cf. Sir Arnold Wilson *The Persian Golf*, Oxford, at the Clarendon Press, 1928, p. 78, n. 2.

⁴¹) Cf. Freya Stark, *The Southern Gates of Arabia*, op. cit., Appendix, Notes on the Southern incense route of Arabia and Map of incense routes; Philby, *Sheba's Daughters*, op. cit., p. 75. L'auteur a parcouru en automobile (Ford Phaeton, mod. 1939) toute la route de Najrân à Târîm avec raccords avec Aden et Shihir (port du Hadramaut, à l'est de Makalla).

⁴²) Sur l'encens cf. Isaïe, ch. LX, v. 6; Jérémie, ch. VI, v. 20; Strabon, L. XVI ch. IV, 19 et 25; Pline, op. cit., L. XII/14; Wilfred H. Schoff, *The Periplus of the*

que l'Inde envoyait aux ports du Hadramaut. Ils passaient pour fabuleusement riches car, à l'or qu'ils recevaient en paiement de leurs marchandises, s'ajoutait, croyait-on, celui qu'ils récoltaient en abondance dans les sables aurifères de leur pays⁴³).

Après Actium, Auguste avait poursuivi Antoine à Alexandrie. Il avait appris de ses yeux l'importance du commerce des épices et entendu vanter les trésors des Sabéens. Il songea à capter le commerce et à mobiliser les capitaux:

Erythraean sea, London, Longmans, Green & Co, 1912, No. 27 à 29 and note 29 p. 130 ss.; W. Heyd, traduction de Furcy Raynaud, **Histoire du commerce de Levant au Moyenâge*, Leipzig, Otto Harasowitz, 1923. vol. II, p. 614 ss.; Theodore Bent and Mrs. Theodore Bent, **Southern Arabia*, London, Smith, Elder & Co, 1900, p. 89 ss.; Freya Stark, *The Southern Gates* etc., op. cit., introduction, p. 5 ss.; Bertram Thomas, *Arabia Felix*, op. cit., p. 122 ss. – d'après l'auteur, l'encens est toujours récolté au Dhuar, mais l'arbre qui le produit aurait disparu au Hadramaut. Sur l'emploi de l'encens et de la *myrrhe* dans l'antiquité, cf. Eugène Rimmel, The ***Book of Parfums*, London, Chapman and Hall, 1865, avec quantité de citations des poètes grecs et latins. Sur les *pierres précieuses*, cf. Ezéchiél, ch. XXVII, vers. 22; I Rois, ch. X, v. 11 et 22; II Chr., ch. IX, v. 10; Diodore de Sicile, L. II, 52.

⁴³) Sur l'or de l'Arabie et les richesses des Sabéens, cf. Job, ch. XXII, v. 24, ch. XXVIII, v. 1; Psaumes, XLV, 10; Isaïe, ch. XIII, v. 12; Roger Barlow, *A Brief Summe of Geographie*, inédit jusqu'à sa mort survenue en 1554, publié en 1931 par la Hakluyt Society, p. 82–84. L'or d'Arabie est désigné sous l'épithète ἄπυρον par Agatharcides. Cf. aussi Fratrisc Felicis Fabri, *Evagatorium*, Stuttgartiae sum-tibus societatis Litterariae Stuttgardiensis, 1843, Tome II, p. 471, «Effoditur in ea regione aurum, quod non igno decoquitur . . . » On peut traduire: L'or dont la gangue n'a pas à être soumise à l'action du feu, à la différence de l'or de «l'extrémité de l'Égypte, dont le minerai noir devait être passé au feu» – Diodore de Sicile, L. III, 11. Il s'agirait dans ce cas de paillettes de sables aurifères – cf. Strabon, L. XVI, ch. IV, 18; J. Halévy, op. cit., p. 54; B. Moritz, dans son *Arabien*, Hannover, Orient-Buchhandlung, Heinz Lafaire, 1923, p. 63–117, soumet la question et celle de l'emplacement de l'Ophir de Salomon (I Rois, ch. X, v. 11) à une enquête approfondie, basée sur les auteurs anciens et les travaux des géographes arabes. Il arrive à la conclusion que le pays d'Ophir – peut-être simplement «la côte d'or» (Ophir = ἄπυρον) – devait être situé sur la côte du sud du Hedjaz et sur celle de l'Asir – d'après sa carte entre le 19^{ème} et le 17^{ème} degré de latitude nord, où, jusqu'au X^{ème} siècle, l'or aurait été trouvé dans les torrents descendant des montagnes qui dominant le rivage. Op. cit., p. 110 et carte.

«Il avait, écrit Strabon⁴⁴⁾, l'espoir de trouver dans les Arabes, «ou bien des amis riches capables de l'aider de leurs trésors, ou «bien de riches ennemis faciles à vaincre et à dépouiller. Et ce qui «achevait d'exalter sa confiance, c'est qu'il croyait pouvoir compter «sur l'amitié des Nabatéens qui lui avaient promis de l'assister dans «toutes ses entreprises.»

Strabon n'a pas une réserve au sujet de cet utilitarisme intégral, magnifié du reste par les contemporains. Après Actium, l'impérialisme romain ne connaissait plus de bornes. Le mythe du divin Auguste se créait. Les poètes de cour, singulièrement modernes dans le choix des formules, proclamaient la naissance d'un *ordre nouveau séculaire*, auquel il fallait se soumettre ou disparaître :

«Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo»⁴⁵⁾
 et
 «Tu regere imperio populos, Romane, memento,
 Hae tibi erant artes, pacique imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.»⁴⁶⁾

Horace eut le courage de ne pas faire chorus. Son scepticisme fron-
 deur perce sous l'ironie de l'ode à Iccius :

«Icci, beatis nunc Arabum invides
 Gazis, et acrem militiam paras
 Non ante devictis Sabaeae
 Regibus^{46 bis)} »

⁴⁴⁾ Strabon, L. XVI, ch. IV, 22.

⁴⁵⁾ Virgile, *Eglogues*, IV, v. 5.

⁴⁶⁾ Virgile, *Enéide*, L. VI, v. 851-853.

^{46 bis)} Horace, Odes, L. I/29. : Iccius, tu convoites donc les trésors de l'Arabie? Tu prépares une rude expédition contre les Sabéens invaincus? D'Iccius, nous ne savons qu'une chose, c'est que, passionné bibliophile, il songeait à réaliser ses livres pour aller à la conquête de la nouvelle toison d'or :

«Quis neget
 «Cum tu coemptos undique nobilis
 «Libros et domum
 «Mutare lorice »

Qui dira (que le Tibre ne puisse remonter à sa source),
 quand on te voit troquer contre une cuirasse tes
 précieux bouquins grapillés de toute part?

et dans la deuxième épître à Mécène⁴⁷⁾:

«..... nec
Otia divitiis Arabum liberrima muto»

Pour les Nabatéens, l'expédition – fait dont l'importance n'a pas été relevée jusqu'ici – *ne pouvait être autre chose qu'un gazou de grand style*. Alliés des Romains – par nécessité peut-être, mais de fait, – libres à l'égard des Sabéens, ils ne devaient avoir aucun scrupule à y prendre part. Bien au contraire, c'était pour eux l'occasion unique de se dédommager, au détriment de tribus *étrangères*, de la perte des territoires de raid de Syrie.

III

D'Arsinoé à la côte de Midian et en Nabatène

1

D'après Strabon, Syllaeus aurait méchamment affirmé à Aelius Gallus :

«que la route de terre jusqu'à Leucécômé n'était point praticable
«pour une armée, quand les caravanes exécutaient sans cesse, *entre*
«*Pétra et Leucécômé*, le voyage d'aller et retour sans accident et en
«toute sécurité, et cela avec un nombre d'hommes *et de chameaux*
«qui ne diffère en rien de l'attirail d'une armée véritable.»

Aelius Gallus, après avoir fait construire 80 navires de guerre et reconnu leur inutilité, se procura 130 transports et

«s'y embarqua avec dix mille hommes environ, tous fantassins, tirés
«des légions romaines et des troupes auxiliaires d'Égypte, lesquelles
«lui avaient fourni notamment cinq cents juifs et mille Nabatéens⁴⁸⁾
«aux ordres de Syllaeus.»

⁴⁷⁾ Horace, Épîtres, L. I, 7/35 : Ce n'est pas moi qui troquerais mes loisirs contre les trésors d'Arabie.

⁴⁸⁾ Les boutres de la Mer Rouge – en anglais «sambuks» ou «dhows» – ne jaugeaient guère plus de 50 tonnes: Sir Richard Burton, *Personnal Narrative of a Pilgrimage to al -Madinah and Meccah*, London, Tylston and Edwards, 1893, vol.

Sur la traversée, Strabon ajoute :

«Après quinze jours d'une navigation pénible et malheureuse, «il arriva à Leucécômé, *qui est le grand marché des Nabatéens* :

Il avait perdu une bonne partie de ses embarcations, quelques-unes même avec leur équipage

«*Quand Gallus atteint Leucécômé, son armée était déjà très éprouvée par la stomacaccé et la skélotyrbé, maladies du pays, causées, dit-on, par la mauvaise qualité des eaux et des herbes, et caractérisées, la première, par une altération des gencives et la seconde, par une sorte de paralysie des membres inférieurs . . .*»

Bien qu'il n'ait jamais été soumis à un examen critique, ce passage est éminemment suggestif :

a) Pour que la razzia réussît, les Romains devaient arriver à pied d'oeuvre en état de combattre et *surprendre* leurs adversaires⁴⁹⁾. Le choix de la route de terre eût impliqué l'organisation des trains, en Egypte, par des chefs sans aucune expérience du désert. De plus, sitôt l'armée engagée sur la route d'Arsinoé à Pétra, sa destination était connue et c'en était fait de la surprise. Le trajet par mer avait un double avantage : Il laissait l'organisation des trains aux Nabatéens, caravaniers experts, et il ne trahissait pas les projets de Gallus. Maritime, l'expédition pouvait fort bien viser la côte africaine, l'Ethiopie et sa poudre d'or ou le fameux pays de Punt⁵⁰⁾ et ses mines.

I, p. 189. Ils pouvaient transporter au maximum quelque 75 passagers : B. Moritz, *Arabien*, op. cit., p. 79. En tenant compte du matériel indispensable, les 130 transports de Gallus suffisaient à peine pour ses 10 000 Romains et leurs 500 auxiliaires juifs. Ceci souligne l'in vraisemblance du récit de Strabon, suivant lequel Syllaeus et ses hommes se seraient *embarqués* avec Gallus. Aucune raison plausible ne justifiait un double trajet de Pétra en Egypte, puis d'Arsinoé à la côte de Midian. En outre, les Nabatéens auraient dû abandonner leurs chameaux impossibles à loger dans des embarcations déjà surchargées.

⁴⁹⁾ Cf. supra, p. 9.

⁵⁰⁾ Le pays de Punt («Pount», Moret et Picard ; «Punet», Moritz ; «Pouanit». Maspéro) nous est connu par les expéditions égyptiennes de la XVIII^{ème} et de la XXI^{ème} dynastie. Les sculptures du Portique de Punt du temple de Deir el Bahr,

b) Le récit de la traversée trahit le parti pris de Strabon, qui exagère délibérément les difficultés et attribue à la perfidie de Syllaëus un mode de navigation, alors seul possible et resté usuel jusqu'au milieu du siècle dernier⁵¹). Les petits bâtiments de transport de la Mer

– aux confins nord-ouest de Thèbes – mises à jour par les fouilles de Mariette, puis celles d'Ed. Naville de 1894–1905, illustrent celle de la reine Hatshopsitou, vers 1500 av. J.-C. Ses cinq navires revinrent avec de l'or et des produits rares parmi lesquels 35 arbres à encens. Transplantés dans les jardins de la reine, ils sont figurés dans l'un des bas-reliefs du temple : G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Paris, Hachette et Cie, 1917, p. 232 ss. et n. 1 de la p. 233 avec les citations ; E. Keble Chatterton, *Sailing Ships etc.*, London, Sidgwick and Jackson, 2^{ème} éd., 1914, p. 36 ss. ; Alexandre Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, Paris, Armand Colin, 1925, p. 9 et 11 et pl. I et II ; Ch. Picard, *La Sculpture antique*, Paris, H. Laurens, 1923, p. 102 ; B. Moritz, *Arabien*, p. 72 ss. Une autre expédition célèbre eut lieu, sous Ramses III, vers 1200 av. J.-C. : G. Maspéro, p. 316.

On situe le pays de Punt sur la côte ouest de la Mer Rouge, de l'Erythrée à la Somalie : G. Maspéro, p. 195 ; Al. Moret, *Au Temps des Pharaons*, Paris, Armand Colin, 1925, p. 140 ; B. Moritz, p. 74. Suivant une théorie moderne, il faudrait le chercher au sud-ouest de l'Arabie, mais les Arabes de cette région auraient eu des comptoirs en Somalie. – Cf. Conti Rossini, *Notes sur l'Abyssinie avant les Sémites*, dans *Florilegium Melchior de Vogüé*, op. cit., p. 137 et 148, n. 6. Cela ne changerait rien au raisonnement.

Quant à l'or en Éthiopie, cf. Hérodote, traduction anglaise de George Rawlinson, New-York, Tudor Publishing Co, 1916, L. III, p. 187 ; Roger Barlow, *A Brief Summe of Geographie*, inédit du vivant de l'auteur mort en 1554, publié en 1931 par la Hakluyt Society ; Le Père Jourdain Catalani de Sévérac, *Mirabilia descripta*, inédit du vivant de l'auteur dont les dernières nouvelles remontent à 1330, traduction de Henri Cordier : *Les Merveilles de l'Asie*, Paris, Paul Geuthner, 1925, p. 89 ; Job. Ludolphus, *A New History of Ethiopia*, London, S. Smith, 1682, p. 31 ; B. Tellez, *The Travels of the Jesuits in Ethiopia*, London, 1710, p. 33 ; R. P. Jerome Lobo, *Relation historique d'Abyssinie*, à Paris chez la veuve d'Antoine, Urbain Coustelier, 1728, p. 260 ; Sir E. A. Wallis Budge, *A History of Ethiopia*, London, Methuen and Co, 1928, vol. I, p. 230 ; Father Francisco Alvarez, *Narrative of the Portuguese Embassy to Abyssinia*, London, Hakluyt Sty., 1881, p. 85 ; Major R. E. Cheesman, *Lake Tana and the Blue Nile*, London, Macmillan and Co, 1936, p. 361–362 ; C. F. Rey, *The Real Abyssinia*, London, Seeley Service and Co, 1925, p. 258, etc.

⁵¹) Cf. Extraits d'Ibn Djobair (sic) dans Charles Schefer, ** Sefer Nameh, Relation du voyage de Nassiri Khosrau*, Paris, Ernest Leroux, 1861, p. 294 ; ** Les Voyages de Ludovico di Varthema*, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 60. Depuis sa publication en italien, à Rome, en 1510, l'itinéraire de Varthéma, traduit dans presque toutes les langues européennes, a été peut-être le livre de voyage le plus souvent édité. Les éditions du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle inclusivement, notamment les éditions

Rouge, à demi pontés, munis de voiles de paille tressée⁵²), étaient peu manoeuvriers. La science nautique était dans son enfance. Evitant le plus possible la pleine mer, les pilotes longeaient les côtes et jetaient l'ancre à la nuit tombante ou dès que le temps menaçait. Pour une flotte, forcément plus lente qu'un bâtiment de choix voyageant isolément, la durée du trajet n'avait rien d'extraordinaire⁵³). Il avait fallu, sans doute, payer tribut aux écueils, peut-être à l'orage; mais l'armée n'eût pu faire la route par terre sans y laisser du monde.

c) Il reste à élucider un passage obscur, non expliqué jusqu'ici. Leucécômé, ou les Romains abordèrent, est un port connu de la côte de Midian. Mais Strabon, après avoir relaté le débarquement, ajoute que «quand Gallus atteignit Leucécômé, son armée était déjà *très éprouvée par des maladies du pays, causées, dit-on, par la mauvaise qualité des eaux et des herbes*». Il est clair que ces maladies n'avaient pas été contractées, durant une traversée de 15 jours, à bord de navires approvisionnés, *en eau* et en vivres, en Egypte. Elles n'avaient pu se déclarer et prendre forme aiguë qu'au cours de dures marches et d'un séjour *prolongé*, dans une région où l'armée aurait souffert d'un régime inaccoutumé et de la mauvaise qualité de l'eau potable⁵⁴). Le

critiques de G. P. Badger, Hakluyt Sty, en 1863, et de Ch. Schefer, Paris, 1883, sont devenues rares ou fort rares et atteignent des prix élevés. Deux éditions récentes, celle de Sir Richard Carnac Temple, *The Itinerary of Ludovico di Varthema of Bologna*, London, Argonaut Press, 1928, et celle de Paolo Giudici, *Itinerario di Ludovico di Varthema*, Edizioni «Alpes» Milano, 1928, se trouvent facilement à prix abordable. James Bruce, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, à Paris, Hôtel de Thou, 1780, vol. I, p. 224, 236, 246, 250; Sir Richard F. Burton, *Pilgrimage*, op. cit., vol. I, p. 195; A. Kammerer, *La Mer Rouge*, op. cit., Tome I, I, p. 68.

⁵²) Cf. C. Niebuhr, *Voyage*, etc., vol. I, p. 228-229.

⁵³) Niebuhr et Burton, voyageant dans des conditions bien meilleures, 18 siècles plus tard, ont mis chacun 12 jours de Suez à Yambo.

⁵⁴) La première des maladies décrites par Strabon est évidemment le scorbut. Sur les ravages du scorbut parmi des troupes non entraînées à la marche au désert, cf. *Fragmentum provinciale de Captione Damiatæ*, ed. de Paul Meyer, Genève, J. C. Fick, 1880, p. 6 «que sens falha il avian grant ren perduto d'omes mortz de malautia de la boca et de menazon»: Et sans faute, ils avaient perdu force d'hommes, morts du scorbut et de la dysenterie.

Leucécômé, où les Romains furent atteints de maladies endémiques⁵⁵⁾ et durent s'arrêter, devait être à l'intérieur des terres. L'indication d'une route de *caravanes* entre Pétra et Leucécômé le confirme. Il s'agit donc d'une localité sise sur la route des caravanes et desservie par un port *qui avait pris son nom*. Ce phénomène était fréquent. Ptolémée cite l'exemple de la ville de Midian et de son port du même nom⁵⁶⁾ et Strabon lui-même appelle un autre port desservant «Egra» «Egracômé»⁵⁷⁾.

Si, comme cela a été proposé⁵⁸⁾, on place le port de Leucécômé à el-Wegh, toute difficulté disparaît. Le Leucécômé où *séjournèrent* les Romains serait Hégrâ qui était bien, dans cette région, «le grand marché des Nabatéens». Un séjour prolongé, dans l'emporium de ses alliés, était nécessaire à l'armée pour s'organiser et s'entraîner en vue de la traversée du désert. Ce séjour, non la marche de quelque 160 kilomètres entre la côte et Hégrâ⁵⁹⁾, serait responsable des maladies décrites⁶⁰⁾. Plusieurs détails viennent à l'appui de l'identification proposée: Du temps de Mahomet déjà, l'eau d'Hégrâ, bien qu'abondante, passait pour si mauvaise que le Prophète trouva un prétexte

⁵⁵⁾ «maladies du pays».

⁵⁶⁾ Aloys Musil, *The Northern Hegâz*, p. 299.

⁵⁷⁾ Strabon, L. XVI, ch. IV, 24. Cf. infra, p. 26 ss.

⁵⁸⁾ A. Kammerer, *La Mer Rouge, etc.*, op. cit., Tome I, I, p. 115 et 116.

⁵⁹⁾ Julius Euting, *Tagebuch etc.*, op. cit., vol. II, p. 265–281, a fait la route – entre «El Ola» «Ela» de la carte de Wallin – **Dr. George Augustus Wallin, *Narrative of a Journey from Cairo to Medina and Mecca by Suez, Arabâ, Tawilâ, Jubbé, Hail an Nejdin 1845*, Journ. of the R. Geograph. Sty, vol. XX, p. 208 – relation de haute valeur – «el-Ally» de Doughty – v. *Arabia Deserta*, op. cit. – note spéciale dans l'Index, vol. II, p. 548 – et p. 685, el Wegh. El Ola est à 13 kilomètres environ au sud de Hégrâ. Euting employa 7 jours $\frac{1}{2}$ du 30 III au 6 IV 1884 (cf. *Tagebuch*, op. cit., vol II, p. 281). * Il ne signale aucune difficulté de marche et a trouvé de l'eau et des dattes sur presque tout le parcours. Cf. aussi infra, n. 94.

⁶⁰⁾ Dion Cassius, cité par Ed. Glaser, *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, op. cit., vol. II, p. 56, donne une autre explication et attribue l'état de santé de l'armée à sa longue marche dans le désert. Il est probable qu'il y a eu effet cumulatif d'un régime alimentaire défavorable à Hégrâ et des privations endurées durant la traversée de régions plus ou moins désertes.

pour en interdire l'usage à ses troupes, même pour la cuisson⁶¹⁾. Un régime de dattes – aliment presque exclusif de cette région – arrosées d'eau malsaine, devait avoir un effet débilitant⁶²⁾ sur des hommes habitués à une nourriture copieuse. Enfin, les RR. PP. Jaussen et Savignac ont noté l'extrême *blandeur* des façades des monuments de Hégrâ⁶³⁾.

Le récit de Strabon continue en ces termes :

«La contrée que l'armée dut franchir tout de suite après celle-là n'était peuplée que de nomades et constituait dans sa majeure partie un vrai désert: on l'appelait l'Ararène et elle avait pour roi «Sabus. Egaré encore une fois par les fausses indications de ses «guides, Gallus employa cinquante jours à traverser ce désert et à «atteindre la ville de Negrana⁶⁴⁾ et l'heureuse contrée qui l'entoure. «Le roi du pays s'était enfui, et sa ville fut enlevée d'assaut.»

Rapprochées de leur contexte, ces lignes appellent les observations suivantes :

a) Strabon ne donne que deux points de repère: Leucécômé – identifié avec Hégrâ – et Negrana. Le trajet entre ces deux localités avait pris quatre-vingts jours plus le temps, non indiqué, employé de Leucécômé aux frontières d'Arétas.

⁶¹⁾ Alois Musil, *Northern Hegâz*, p. 300 et les citations.

⁶²⁾ C. M. Doughty, *Arabia Deserta*, I, p. 148.

⁶³⁾ RR. PP. Jaussen et Savignac, *Mission archéologique*, op. cit., p. 113. Leucécômé signifie ville *blanche* ou village *blanc*.

⁶⁴⁾ Negrana – ainsi dans Pline, N. H. L. VI, 32; selon Aboulfeda, **Géographie*, Traduction de M. Reinaud, Paris, Imprimerie nationale, 1858 et 1883, vol. II/1, p. 126, «Nadjran», à 10 journées de marche de Sanaa, était le point de réunion des caravanes du Hadramaut et de celles d'Aden. J. Halévy, venant de Sanaa, parvint en juin 1870 au vadi Najrân: il croyait y avoir retrouvé les ruines de l'ancienne «Negrana metropolis» – *Journal asiatique*, janvier 1872, **J. Halévy, *Rapport sur une Mission archéologique dans le Yémen*, op. cit., p. 39. Philby partit de Najrân pour son voyage au pays de Belqîs. Il annonce une publication sur Najrân – *Sheba's Daughters*, p. 16 – elle n'a pas encore paru.

Sprenger fait partir Gallus de Haura⁶⁵⁾ et le conduit à Médine⁶⁶⁾. Là, il s'est trouvé embarrassé. Palgrave, dont il utilisait les données, avait fixé à 32 kilomètres par jour l'étape moyenne des caravanes⁶⁷⁾. A cette allure, les Romains, en plus de quatre-vingts jours, auraient dû parcourir au moins 2500 kilomètres: or il n'y en a que 850, à vol d'oiseau, entre Médine et Najrân. Même en tenant compte des détours et des jours de repos, il fallait allonger la route. Sprenger admit que l'armée, au lieu de marcher au sud par le chemin direct, avait pris à l'est puis gagné Najrân par le vadi Davasir⁶⁸⁾. Cela fait sourire aujourd'hui, mais il n'en était pas de même en 1875. Sprenger tablait alors sur la carte de Ritter redressée par Th. Nöldecke⁶⁹⁾, en 1867, d'après Palgrave⁷⁰⁾. Cette carte montrait un vadi Dawasir commen-

⁶⁵⁾ Entre el-Wegh et Yambo – souvent identifié avec Leucécômé – cf. Kammerer, *La Mer Rouge*, etc., Tome I, I, p. 113, 116, 117. Sprenger, comme tant d'autres après lui, n'avait pas réfléchi que le Leucécômé, dont Gallus partit pour le Yémen, ne pouvait être le port du même nom où il avait débarqué.

⁶⁶⁾ A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, parag. 359, p. 227.

⁶⁷⁾ Palgrave, *Narrative*, op. cit., p. 81. Philby – qui n'est pas tendre pour Palgrave – remarque: «a very reasonable estimate» – *The Heart of Arabia*, vol. II, p. 123.

⁶⁸⁾ A. Sprenger, op. cit., parag. 279, p. 174 «Ich zweifle nicht, dass Gallus durch *W. Dawâsir* nach Nâgran marschierte . . .» parag. 359, p. 229: ici Sprenger parle du «Falag» mais il identifie plus loin «al-Falag» avec le vadi Dawasir – op. cit., p. 242, parag. 372. Falag est le singulier d'«Aflag» – le vadi serait ainsi nommé à cause de deux villes jumelles (op. cit., parag. 363, p. 233). Tel est bien le cas de la province d'Aflaj avec ses deux villes de Laila et de Kharfa – cf. carte de Philby dans *The Heart of Arabia*, vol. II. Le vadi Dawasir, dans sa partie ouest, contient également deux localités très rapprochées: Dam et Mishrif; Philby, op. et carte cit.

⁶⁹⁾ Jointe, par ex. à *l'Arabie*, d'A. d'Avril, Paris, Challamel Aîné, 1868 – très bon travail pour l'époque.

⁷⁰⁾ Un détail montre à quel point Nöldecke a suivi Palgrave dont la carte avait été publiée en 1865. La carte originale de Kiepert – éd. de 1852, reproduite dans Hogarth, * *The Penetration of Arabia*, p. 170 – montrait, à l'entrée du vadi Dawasir, à 60 m. géog. de La Mecque, une vaste étendue d'eau, le «lac Salumeh». Palgrave, qui se disait parvenu à deux journées de marche du vadi, n'ayant pas reconnu le lac de Ritter, l'avait supprimé. Nöldecke procéda de même et fit école. En fait, le lac, mentionné par Ritter suivant les indications du Français Chédoufau, l'un des Européens qui avaient suivi l'expédition de Mehemet Ali en Asir,

çant à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Riyâdh, courant sur 280 kilomètres du nord-est au sud-ouest et aboutissant à une *terra incognita* – «el Kora» – d'où une piste, longue de quatre cents kilomètres, menait directement à Najrân. En comptant 700 kilomètres de Médine à l'entrée du vadi, on arrivait à un parcours de 1500 kilomètres. L'étape moyenne eût été de 18 kilomètres par jour, résultat inférieur à la normale, mais admissible de la part de troupes nombreuses et inexpérimentées.

Glaser, fort de sa connaissance du Yémen, ridiculise cette hypothèse en insistant sur l'impossibilité de la première partie du trajet proposé⁷¹).

Aujourd'hui, le doute est levé par les découvertes de Philby qui a parcouru le vadi Dawasir *sur toute sa longueur*⁷²): Il ne commence pas à 100, mais à 650 kilomètres au sud-ouest de Riyâdh; il ne court pas du nord-est au sud-ouest, mais de l'ouest à l'est; il n'aboutit pas à l'énigmatique «el Kora», mais se perd dans le Rub'al Kali après un parcours de près de 500 kilomètres⁷³).

b) Faute d'un point de repère entre Leucécômé et Najrân, il est impossible d'établir l'itinéraire exact. En revanche, il est facile d'indiquer approximativement celui que Syllaëus devait forcément conseiller. Pour surprendre les Sabéens, il *fallait* éviter la route de l'encens, trop fréquentée. Il *fallait* prendre un chemin détourné, à travers le

en 1832 – *Penetration of Arabia*, p. 124 ss., Albrecht Zehme «*Arabien und die Araber*», Halle, 1875, p. 40 ss., – existait bien. Philby l'a retrouvé en 1918 sous son nom local de «Umm al Gibal» au sud de Kharfa, l'une des villes jumelles de l'Aflaj – *The Heart of Arabia*, vol. II, p. 86 ss. avec une vue du lac. Cette découverte semble justifier l'opinion de Philby suivant laquelle Palgrave n'aurait connu Kharfa que par ouï-dire: *The Heart of Arabia*, vol. II, p. 123 ss.

⁷¹) Le trajet de Médine à l'entrée du vadi: Ed. Glaser, *Skizze*, op. cit., vol. II, p. 51.

⁷²) En 1918, de Sulatyl à l'extrémité ouest – *Heart of Arabia*, vol. II, ch. X, p. 157–229; 14 ans plus tard, de l'extrémité est à Sulatyl – *The Empty Quarter*, London, Constable and Co, 1933, p. 352 ss.

⁷³) Cf. les cartes de Philby dans les deux ouvrages cités.

territoire de tribus amies qui, suivant la coutume, ne trahiraient pas le secret. Il *fallait*, enfin, tenir compte du manque d'entraînement des Romains ^{73 bis}). La seule solution possible était de les conduire directement au sud, parallèlement à la route de l'encens, à distance suffisante seulement pour assurer la surprise.

c) Tous ceux qui, depuis Sprenger, ont examiné la question, arrivent à peu près à ce résultat. Glaser⁷⁴) reconnaît que Gallus devait éviter la route de l'encens. Il ajoute, il est vrai, que c'était à cause de la résistance qu'il pouvait y rencontrer. Le motif n'est pas le bon, mais le fait essentiel est exact. Déduisant de son expérience locale que l'armée ne pouvait s'écarter beaucoup du chemin direct, il lui fait longer le versant oriental de la chaîne qui traverse l'Asir du nord au sud, parallèlement à peu près à la route de l'encens⁷⁵). Kammerer, après avoir conduit Gallus de Hégrâ dans la région de Teima(?), lui fait prendre la direction du sud en décrivant un arc de cercle(?)⁷⁶). Kiernan dessine un parcours qui ne diffère guère de celui suivi par les caravanes. Il ne cherche pas à le justifier, sauf à se référer à l'opinion de G. Wyman Bury – un connaisseur du Yémen – qui, de la région de La Mecque, fait arriver les Romains à Najrân après un détour plus ou moins prononcé vers l'est⁷⁷).

d) La fuite du «roi» de Negrana – sans doute accompagné de la plupart des siens emportant le plus clair de ce qu'ils possédaient – montre que la surprise avait échoué. Si les Romains durent donner assaut à la ville(?), le butin ne valut pas la peine d'être mentionné. C'était un premier échec, récompensant mal l'armée de trois mois de privations et peu fait pour l'encourager à persévérer.

^{73 bis}) Sur la difficulté, pour des troupes régulières, de procéder même dans les régions relativement fertiles et peuplées du Hedjaz, cf. T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, London, Jonathan Cape, 1935, p. 134.

⁷⁴) Ed. Glaser, *Skizze etc.*, p. 53.

⁷⁵) Ed. Glaser, *Skizze etc.*, p. 53.

⁷⁶) A. Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, p. 199–200.

⁷⁷) R. H. Kiernan, *L'Exploration de l'Arabie*, p. 25 et n. 1 de la page 24.

IV

La marche sur Mârib

1

Strabon de poursuivre :

«Six jours après, l'armée arrivait au fleuve de les Barbares l'y attendaient et lui livrèrent bataille: dix mille des leurs succombèrent et du côté des Romains deux hommes seulement furent tués⁷⁸⁾. . . .

«Plus loin Gallus prit la ville d'Asca que son roi avait également abandonnée; puis marchant sur Athrula, il s'en empara sans coup férir, y mit garnison et s'y approvisionna largement en blé et en dattes; après quoi il poussa en avant jusqu'à Marsiaba, chez les Rhamanites, nation qui avait alors pour roi *Ilasar*. Il attaqua cette ville et la bloqua six jours durant, mais le manque d'eau lui fit lever le siège. Il n'était plus qu'à deux journées de marche du pays des Aromates, à ce que donnaient à entendre les rapports des prisonniers.»

Le «fleuve» traversé par les Romains est probablement le vadi Khârîd, ou le vadi Jauf qui le continue⁷⁹⁾. Peut-être ces vadis contenaient-ils un filet d'eau il y a vingt siècles⁸⁰⁾: en tout cas, ils coupent la route de Mârib et leur passage peut avoir été défendu.

Asca⁸¹⁾ n'a pas été identifié. Pour Athrula⁸²⁾, on peut songer à

⁷⁸⁾ «Nous avons abattu 53 avions ennemis – un de nos chasseurs n'est pas rentré»

⁷⁹⁾ Ed. Glaser, op. cit., p. 55 – Freya Stark, op. cit., carte des routes de l'encens; Philby, *Sheba's Daughters*, carte.

⁸⁰⁾ Cela arrive encore de nos jours: cf. *Shebas Daughters*, p. 270, vue du vadi Ashara «in flood».

⁸¹⁾ La «Nesca» de Pline, H. N., L. VI, 28: «Romana arma solus in eam terram adhuc intulit Aelius Gallus ex equestri ordine, nam C. Caesar Augusti filius prospexit tantum Arabiam. Gallus oppida diruit non nominata auctoribus qui ante scripserant, Negranam, Nestum, *Nescam*, Masugum, Caminacum, Labeciam, et supra dictam Maribam circuitu VI mil. passuum, item *Caripetam*, quo longissime processit.» Sauf Caripeta, dont l'emplacement demeure du reste controversé, ces localités n'ont pas été retrouvées. Même aujourd'hui, les indications de lieu que les Bédouins donnent aux voyageurs n'ont qu'une valeur relative et souvent temporaire.

l'ancienne Yathil ou Yatil⁸³). Cet entrepôt sabéen, au sud du vadi Jauf, se trouvait sur la route de marche de l'armée. Les gros stocks de vivres saisis à Athrula rendent l'identification plausible.

Grâce à l'épigraphie, Ilasar semble n'être plus un complet inconnu. Une inscription de Mârib, conservée au British Museum, est faite au nom d'Ilsharh Yahdib, roi de Saba, et de Za'zil Bayyn, roi de *Raidân*⁸⁴). Ilsharh peut être Ilasar et Raidân se rapproche du «Rachwân» de Niebuhr⁸⁵) et de l'actuel Raghwân, vadi voisin de Mârib, dans lequel Philby a retrouvé des ruines nombreuses. L'inscription commémorait-elle une alliance contre un ennemi commun et contenait-elle une allusion unique à l'invasion romaine⁸⁶)? Le texte, malheureusement tronqué, garde son secret.

2

Strabon conduit les Romains jusqu'à «Mariaba». Après six jours de blocus, le manque d'eau les obligea à lever le siège. Ce détail exclut l'identification tentante de Mariaba avec Mârib, sis dans une ré-

⁸²) L'«Adula» de Dion Cassius, cité en traduction et sans indications bibliographiques, par Ed. Glaser, op. cit., p. 56 – dans ce passage, Dion Cassius décrit les maladies dont l'armée était atteinte, en arrivant au Yémen; il les attribue aux fatigues d'une *longue* marche et à la mauvaise qualité de l'eau. Le texte original n'a pas été utilisé ici.

⁸³) Plus tard Yathil fut appelée Barâqîsh: une piste s'en détachait, conduisant à Bagdad par le Yemama: Enc. Brit. 11^{ème} éd., article *Sabaeans*, vol. XXIII, p. 956 d; Freya Stark, op. cit., p. 314 et carte des routes de l'encens; Sprenger, op. cit., p. 157, parag. 259. R. H. Kiernan, *L'Exploration de l'Arabie*, p. 24, propose également d'identifier Athrula avec Bârakîsh (sic).

⁸⁴) Enc. Brit., article *Sabaeans*, loc. cit.

⁸⁵) *Description de l'Arabie*, p. 242.

⁸⁶) L'hypothèse est suggérée par le professeur David Heinrich Müller, article *Sabaeans*, Enc. Brit., éd., vol. et loc. cit. J. Halévy, dans sa Traduction des Inscriptions sabéennes, *Journal Asiatique*, Juin 1872, Sixième Série, Tome XIX, p. 545. n. 1, dit, il est vrai, avoir ouï parler d'un «Wadi er Roum» dans la région de Mareb – aucun explorateur n'a confirmé cette indication.

gion d'Arabie bien irriguée s'il en fut⁸⁷). Pline donne le mot de l'énigme. Les six lignes⁸⁸) qu'il consacre à l'expédition se terminent par les mots: « . . . item Caripitam, *quo longissime processit* ». Caripita a fait couler beaucoup d'encre. F. Fresnel⁸⁹), d'après Arnaud, proposait „Chariba” – recte Khirbat Sa'ûd – dont les ruines ont été retrouvées au vadi Raghwân. Zehme⁹⁰) et Glaser⁹¹) ont suggéré Sirwâh, le premier pour des motifs d'ordre philologique, le second pour des raisons tactiques. L'un et l'autre ignoraient l'inscription du British Museum. S'il est permis d'identifier Raidân et Raghwân, Khirbat Sa'ûd⁹²), sis sur la route directe menant à Mârib par le territoire du «roi de Raidân», paraîtrait préférable à Sirwâh, trop excentrique. Quoi qu'il en soit, il faut, avec Philby⁹³), maintenir un prudent point d'interrogation. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que les Romains ne parvinrent pas à Mârib et à ses réservoirs dont ils ne font aucune mention. Peut-être en fut-il de Gallus comme d'Alexandre, lorsque son armée, découragée, refusa d'aller au-delà du Beas? Nolens volens, il ordonna la retraite.

⁸⁷) Ed. Glaser, op. cit., p. 57. Th. J. Arnaud, *Relation d'un voyage à Mareb (Saba) dans l'Arabie méridionale, entrepris en 1843*, Journal Asiatique, Février-Mars 1845, Quatrième Série, Tome V, p. 228 et 233.

⁸⁸) Cf. supra, p. 5 et notes 12 et 81.

⁸⁹) Cf. F. Fresnel, *Remarques sur les inscriptions recueillies par M. Arnaud*, Journal Asiatique, Septembre-Octobre 1845, Quatrième Série, Tome VI, pp. 220 et 222 ss. En sens contraire, cf. J. Halévy, *Journal Asiatique*, Juin 1872, Sixième Série, Tome XIX, p. 492. F. Fresnel était consul de France à Jidda. Cf. *Penetration of Arabia*, p. 123. Sur Th. J. Arnaud, cf. Alb. Zehme, op. cit., p. 78 ss.

⁹⁰) Alb. Zehme, op. cit., p. 81.

⁹¹) Glaser, op. cit., p. 57 ss.

⁹²) Philby a récemment décrit les ruines de Khirbat Sa'ûd, *Sheba's Daughters*, p. 403 ss. et p. 406, vue des anciennes murailles. A Khirbat Sa'ûd, distant de Mârib d'une quarantaine de kilomètres, Gallus se serait bien trouvé, comme le rapporte Strabon, à deux journées de marche du «pays des Aromates» ou au moins de sa capitale. Pour les Romains, le pays des Aromates se confondait, en effet, avec les Etats sabéens.

⁹³) *Sheba's Daughters*, p. 10.

V. La retraite

Strabon de conclure :

«Son expédition, par la faute de ses guides, lui avait donc pris six grands mois. Il comprit en effectuant son retour, ce qui s'était passé, et parce qu'on finit par lui révéler la trahison de Syllæus, et parce que, pour revenir, il ne suivit pas les mêmes chemins. Ainsi, en neuf jours, il avait regagné Négrana Une autre marche de onze jours l'amena à une localité dite des Sept-Puits et de là, traversant une contrée parfaitement paisible, il atteignit le bourg de Chaalla, et, plus loin, sur le bord d'une rivière, celui de Maloïtha. Il eut ensuite à franchir un désert, mais un désert où se trouvaient encore quelques puits ou aiguades, et finit par atteindre Egracômé, localité maritime dépendante du territoire d'Obodas. Or tout ce voyage de retour s'était effectué en soixante jours, quand l'aller avait pris six mois. D'Egracômé il fit repasser le golfe à son armée, atteignit Myoshormos en onze jours avec tous les hommes transportables qui lui restaient. Il avait perdu tout le reste non par les coups de l'ennemi mais par le fait des maladies, des fatigues, de la faim, et des fautes volontaires de ses guides, lesquels furent cause, en somme, que l'expédition ne profita pas autant qu'elle aurait dû à la connaissance géographique du pays».

«Quant à Syllæus, le vrai coupable, il subit sa peine à Rome ; malgré ses protestations de dévouement, il fut convaincu, non seulement de trahison dans cette dernière circonstance, mais de maint autre méfait antérieur, et eut la tête tranchée».

1

D'après Strabon, l'armée avait mis 90 jours environ d'el-Wegh à Négrana⁹⁴). La campagne ayant duré six mois, il reste trois mois pour organiser les trains et entraîner les troupes à Hégrâ, combattre sur le Kharîd, pousser jusqu'à Caripeta et investir la place pendant près d'une semaine. Il n'y a rien là d'excessif.

⁹⁴) 80 jours des frontières d'Arétas à Négrana – cf. supra p. 19 – 10 jours d'el-Wegh aux dites frontières. Dans ces 10 jours, 6 ou 7 suffisaient amplement pour atteindre Hégrâ : la distance est d'environ 160 kilomètres. L'allure – de 25 kilomètres par jour – pouvait être facilement maintenue par des troupes fraîches pendant une courte étape.

Le retour s'effectua par la route des caravanes, chemin direct entre les points d'eau. Il est inutile de chercher à identifier les Septs-Puits, Chaalla et Malotha, localités de l'Asir oriental et du Hedjaz méridional sur lesquels les renseignements précis font défaut⁹⁵).

Egracômé était un port desservant Hégrâ dont, suivant la coutume, il portait le nom⁹⁶). Ce port ne peut être el-Wegh car Strabon eût simplement écrit que l'armée s'était réembarquée à Leucécômé.

Le trajet a été fait en 4 jours – du 2 au 6 Mai 1915 – par la compagnie de débarquement de l'*Emden* après une odyssée digne d'être rapprochée de celle de Gallus. Le 9 XI au matin, l'*Emden* mouillait à Port Refuge (I. Keeling-Cocos Island). Le capitaine von Müller détacha sa compagnie de débarquement – 3 officiers, 6 sous-officiers, 38 hommes – pour détruire la station de TSF. Mais l'alarme avait été donnée et les signaux furent captés par le *Sidney*. L'*Emden* n'eut que le temps d'appareiller pour ne pas être surpris au mouillage. Quelques heures après, ayant les deux tiers de son équipage hors de combat, il rompit un duel inégal et s'échouait sur la côte de Keeling. Le détachement n'avait pu rallier son bord. Commandé par le capitaine de vaisseau von Mücke – un de ces officiers énergiques comme il y en avait beaucoup dans l'escadre de l'amiral comte von Spee, – il s'empara d'un vieux schooner – l'*Ayeshah* – et gagna Penang, sur la côte de Sumatra. Obligée de quitter le port, l'*Ayeshah* croisa pendant quelques jours. Elle avait réussi à communiquer avec l'équipe allemande de Batavia. Le 14 XII, le détachement fut recueilli par le vapeur du Lloyd *Choising* qui réussit à forcer le blocus du détroit de Périm et à débarquer ses passagers à Hodéida. De là, partie le long des côtes au moyen de sambucks, partie à pied sur des chemins inexplorés, après avoir soutenu un combat de 3 jours contre des Arabes, au sud de Jedda, les Allemands parvinrent à el-Wegh. Ils avaient parcouru plus de 1800 kilomètres. Un officier et deux hommes avaient été tués au combat; un homme était mort de maladie. D'el-Wegh, le détachement gagna el Ola au sud de Medain Saleh (Hégrâ), station du chemin de fer du Hedjaz, puis – par Damas et Halep – Constantinople où, le dimanche de Pentecôte 1915, le capitaine von Mücke annonçait à l'amiral Souchon la compagnie de débarquement de l'*Emden*. Hogarth, dans le *Geographical Journal* de Juin 1920, a rendu à ces braves gens un tribut mérité. Cf. E. Raeder, *Der Kreuzerkrieg in den ausländischen Gewässern*, Berlin, S. Mittler & Sohn, 1923, p. 107–121. El-Wegh, en mai 1915, était encore aux mains des Turcs – il ne fut pris par les Arabes qu'en janvier 1917 – E. T. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, p. 158 ss. *Times History of The War*, vol. XVII, p. 6.

⁹⁵) Ed. Glaser, l'a essayé, mais sans aboutir à des résultats précis: cf. Ed. Glaser, op. cit., p. 63.

⁹⁶) Cf. supra, p. 18 et notes 56 et 57.

Il s'agit très probablement de el-Haura⁹⁷⁾. En s'y embarquant, Gallus abrégait de plus de 150 kilomètres la marche de ses troupes. Peut-être aussi, de meilleures conditions d'ancrage, dans une baie abritée par l'île Hasani⁹⁸⁾, l'avaient-elles engagé à choisir el-Haura, plutôt qu'el-Wegh, comme port d'attache.

La seconde traversée, bien qu'elle ait pris onze jours, soit trois fois la durée normale⁹⁹⁾, n'a pas d'histoire: il est vrai qu'il n'était plus possible de mettre ses mécomptes à la charge de Syllæus.

2

Les lignes soulignées doivent ôter toutes illusions sur la sincérité du récit:

Comme Strabon l'explique lui-même, dans un autre chapitre¹⁰⁰⁾, les caravanes, sauf pour de courts trajets sur des routes spécialement aménagées, ne voyageaient que de nuit en se dirigeant au moyen des étoiles¹⁰¹⁾. Les chameliers, familiarisés souvent dès leur jeunesse avec les pistes¹⁰²⁾, étaient experts dans l'art de les reconnaître et de les retrouver. Parcourant celles de l'encens pour la première fois, les Romains, livrés à eux-mêmes, se seraient infailliblement fourvoyés. Si Syllæus avait voulu leur perte, il avait beau jeu à les aider à s'égarer et à s'assurer ainsi, d'un seul coup, leurs dépouilles et l'impunité. Le fait que l'armée parvint à la côte par la route la meilleure, prouve qu'elle fut fidèlement guidée. Bien loin de militer contre Syllæus, il parle éloquemment en sa faveur.

⁹⁷⁾ Cf. Kammerer, *La Mer Rouge*, etc., Tome I, I, p. 116.

⁹⁸⁾ Cf. Wilfred H. Schoff, *The Periplus of the Erythraean Sea*, p. 101, n. 19.

⁹⁹⁾ Cf. Kammerer, *La Mer Rouge*, etc., Tome I, I, p. 117.

¹⁰⁰⁾ Strabon, L. XVII, Chap. I, p. 45.

¹⁰¹⁾ Cf. Ulrich Kasper Seetzen's, *Reisen*, Berlin, C. Reimer, 1855, Vol. III, p. 51.

¹⁰²⁾ Ainsi p. ex. Mahomet dans sa jeunesse, cf. D. Margoliouth, *Mohammed*, New-York and London, third ed. s. d., p. 57.

Quant au sort du ministre nabatéen, Strabon travestit délibérément la vérité: Joseph a conté l'histoire en détails. Après un projet romanesque de mariage avec Salomé¹⁰³), Syllæus entra en conflit avec Hérode auquel il refusait l'extradition de quelques révoltés¹⁰⁴). Fort de son droit, il en appela à César. Il fut reçu à Rome à bras ouverts et Auguste, qui affectait de croire à un succès de ses armées en Arabie^{104 bis}), épousa sa cause et lui donna raison¹⁰⁵). En 9 av. J.-C., Obodas mourut. Syllæus encourut la disgrâce de son successeur, Arétas IV, pour lequel Hérode prit fait et cause. De nouveau Syllæus en appela à César, mais il avait affaire à trop forte partie et n'était plus ministre de Nabatène. Accusé de crimes *postérieurs* à sa première visite à Rome¹⁰⁶), il fut convaincu et exécuté. Rien n'indique que sa conduite à l'égard d'Aelius Gallus ait joué un rôle quelconque dans sa condamnation. Strabon induit volontairement le lecteur en erreur, en cachant le premier appel de Syllæus à Auguste et en laissant entendre qu'il aurait été traduit pour trahison après le retour de Gallus et aurait été condamné de ce fait et pour des méfaits *antérieurs*¹⁰⁷).

¹⁰³) Fl. Joseph, *Antiquités judaïques*, à Paris, chez Ganeau, 1744, L. XVI, ch. XI, 701.

¹⁰⁴) Fl. Joseph, op. cit., L. XVI, ch. XIV.

^{104 bis}) La preuve résulte de l'auto-mémorial d'Auguste. Dans l'inscription de l'Augusteum d'Ancyra, on lit: «*Meo jussu et auspicio ducti sunt duo exercitus eodem fere tempore in Aethiopiam et in Arabiam, quae appellatur Eudaemón, maximeque hostium gentis utriusque copiae caesae sunt in acie et complura oppida capta. In Arabiam usque in fines Sabaeorum processit exercitus ad oppidum Mariba.*» Cf. *Res gestae divi Augusti*, édition Jean Gagé, Paris, 1935, No 26, 5, p. 128/30.

¹⁰⁵) Fl. Joseph, op. cit., L. XVI, ch. XV.

¹⁰⁶) Fl. Joseph, op. cit., L. XVI, ch. XVI.

¹⁰⁷) Dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly Wissowa, Stuttgart, 1931, vol. R-Z, p. 1041 ss., M. Stein, examinant le cas de Syllaeus, exprime les mêmes doutes: «*Kenner Arabiens haben wohl mit Recht darauf hingewiesen, dass Strabon, der sich der Freundschaft des Präfekten Aelius Gallus rühmen durfte, den ganzen Bericht höchst tendenziös färbt . . .*» «*Welche in Wahrheit die Gründe zur Verurteilung und Hinrichtung des Syllaeus waren, erfahren wir aus Josephus, der von dem angeblichen Verrat des Syllaeus überhaupt nichts wissen will.*»

3

«Le procès de Syllæus, conclut Kammerer¹⁰⁸⁾, mériterait d'être révisé». Si ces notes emportent la conviction que leur auteur a puisée dans l'examen critique des textes, rapprochés des données récentes et des coutumes locales, ce serait chose faite.

Il se peut que Syllæus, au fond de son cœur, n'ait eu pour les Romains que les sentiments d'un «collaborateur¹⁰⁹⁾» qui n'a pas le choix, mais son intérêt personnel était de les bien servir et tout concorde à prouver qu'il le fit.

L'expédition n'avait pas réussi à imposer aux Sabéens le protectorat intéressé de Rome. Quoi qu'en pense Strabon, elle avait rendu grand service à la science géographique : l'une des plus importantes artères commerciales du temps, la route de l'encens, avait été reconnue presque jusqu'aux confins du Hadramaut. Malgré leur insuccès final, les Romains avaient accompli un véritable exploit : leur marche de 3000 kilomètres en terrain aride, souvent désert, est une des plus remarquables de l'histoire militaire. La spoliation d'un petit peuple laborieux n'eût rien ajouté à la gloire légitime qui revient à Gallus : elle eût terni celle d'Auguste. On dit qu'il rêva d'une revanche¹¹⁰⁾ Qu'y eut-il entre le rêve et la réalisation ? peut-être simplement quelques vers d'Horace¹¹¹⁾.

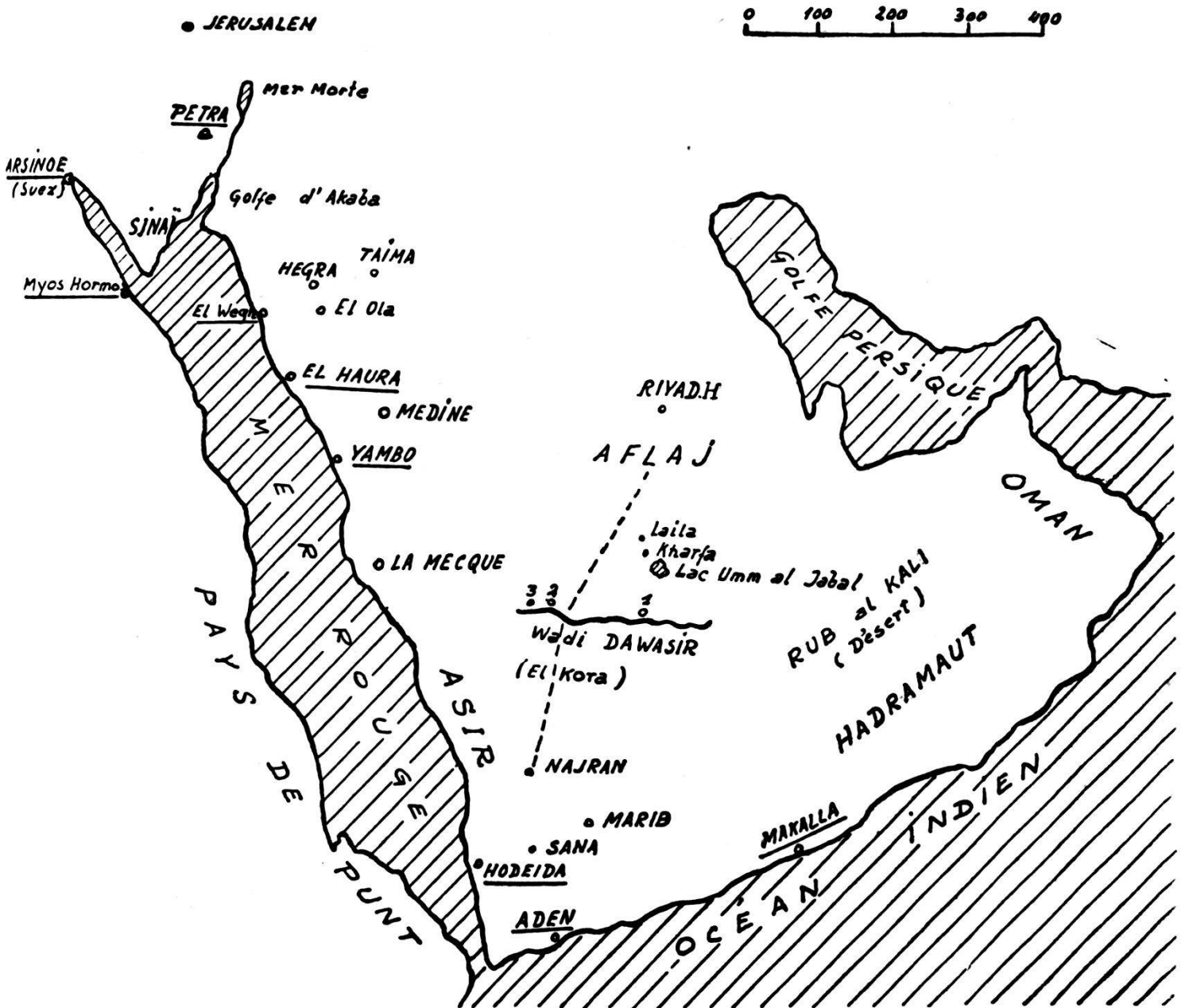
¹⁰⁸⁾ A. Kammerer, *La Mer Rouge*, etc., Tome I, I, p. 118.

¹⁰⁹⁾ L'expression est moderne ; la chose est de tous les temps.

¹¹⁰⁾ L'auteur du *Périple de la mer Erythrée - Périple*, op. cit., p. 12, ch. 26 et p. 115 - mentionne une destruction d'Aden, qui aurait eu lieu peu de temps après le moment où il écrivait - environ 60 après J.-C. Le nom du conquérant - restitué par W. Schoff en «Charibel» - a été lu «Caesar». On a supposé une expédition punitive romaine, cette fois exclusivement maritime - cf. Caussin de Perceval, op. cit., vol. I, p. 73. La légende paraît avoir trouvé créance, en tout cas jusqu'au commencement du XVII^{ème} siècle. Preuve en est une curieuse allusion à «Caius Caesar, the sonne of Augustus, going into Arabia . . . » dans *The Discoveries of the World* de Richard Hakluyt, Londini, impensis G. Bishop, 1601. *Les Discoveries of the World* sont une adaptation du *Tratado . . . de totos os descobrimentos antigos et modernos* etc. de Antonio Galuano (1503-1557), publié après sa mort, en 1563, par Don F. y. Sousa Tavares auquel l'auteur, ancien gouverneur des îles Moluques,

avait légué ses papiers. L'adaptation anglaise de Richard Hakluyt, avec le texte portugais, a été rééditée par le vice amiral Bethune, en 1872, pour la Hakluyt Sty: l'allusion à «Caesar» se trouve à la Page 48. Mommsen, *Römische Geschichte*, 3^{ème} édition, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1886, T. V, p. 611 ss., a fait justice de de cette hypothèse.

¹¹¹⁾ Cf. supra, p. 13 et 14.



LÉGENDE:

- 1) La ligne pointillée indique le Wadi DAWASIR tel qu'on le situait en 1865.
- 2) Les ports sont soulignés.
- 3) Au Wadi DAWASIR, les 3 villes numérotées 1, 2, 3, sont: Sulaiyil (1), Mishrif (2), Dam (3)
- 4) L'échelle est en milles anglais (1.609 mètres).

